

CORRESPONDANCE.

BOTANIQUE

No 5.

Ce sont tous les divers phénomènes aperçus dans les végétaux, qui joints à leur grande utilité nous invitent à les étudier; les rapports qui les unissent, les caractères qui les distinguent leurs formes et leurs mouvements divers, leurs fonctions organiques, leurs moyens particuliers de reproduction et de croissance, leurs manières d'être, leurs qualités, l'action des corps environnants sur eux, et leur action sur ces corps, l'échange perpétuel de leurs fluides avec ceux de l'atmosphère et des animaux, les secours qu'ils empruntent à ces derniers pour le soutien de leur vie, les soins multipliés enfin que prend l'homme à leur égard, et que l'homme partage, tels sont les objets qui font la matière des observations continues du Botaniste. La Botanique n'est donc point, je le répète, une science de mots, au contraire elle est une science pratique, et c'est à l'agriculture et à la médecine qu'elle doit sa naissance.

Comment se fait-il que par le moyen de la Botanique l'on puisse parvenir au nom d'une plante que l'on n'a jamais vue auparavant?

C'est par le secours d'un système, terme employé par les naturalistes pour désigner un arrangement ou un classement régulier quelconque à l'aide duquel, la multitude des substances minérales, ou les innombrables espèces de végétaux et d'animaux puissent se retrouver au besoin, d'après les principes de classification du système. Le plus célèbre exemple en ce genre est le système sexuel des plantes inventé par Linnæus, et qui a été adopté par la plupart des botanistes d'aujourd'hui.

La jeune fille se familiarisa peu à peu avec l'idée du départ de son amant, et Gontrand puis dans l'exquise raison de la fille du soldat, la force de supporter lui-même les approches d'une séparation qui ne laissait pas que de navrer son âme.

Gontrand, lui dit un soir Euphrasie, il faut vous montrer digne de votre père et du mien; mais il ne faut pas trop vous exposer; si vous avez de la tendresse pour moi, comme vous me l'avez si souvent répété, songez que votre existence m'est précieuse.

Ma chère Euphrasie, répondit le jeune officier, je veux arriver et croyez bien qu'après, et seulement alors, je pourrai dire à votre père: "Je veux épouser votre fille." Lui, si soumis à la discipline militaire, n'osera plus refuser votre main à un capitaine; et puis vous en parlez bien à votre aise, Euphrasie, vous qui m'aimez si tranquillement!

Ingrat! fit la jeune fille, en regardant amoureusement le jeune homme.

Ah! parlez, mon amie; je croyais que vous ne m'aimiez que comme un frère!

Hélas! je voudrais bien ne vous aimer qu'ainsi!

Et après un de ces pressions de la main délicieuses, qui expliquent et commentent toute une passion, Gontrand ajouta tristement:

Chère Euphrasie! il faut penser à tout: si j'étais tué là-bas?

Ah! ne dites pas cela, mon ami, c'est horrible!

Mais enfin, les balles arabes seront pour moi comme pour les autres... Si j'étais tué, enfin, que ferez-vous?

Je ne me marierais jamais! répartit Euphrasie avec un laconisme froid.

Mais vous ne pourriez rester éternellement fille; il faut se donner un protecteur.

Alors je me ferai religieuse.

Religieuse! exclama Gontrand.

Je vous le jure sur ce Christ qui me voit.

Et, en prononçant ces mots, la jeune fille montra le crucifix fixé au chevet de son lit.

bien d'en manger le fruit. Vous apprendrez encore par cette science que dans la famille des ombellifères, les plantes qui croissent dans les lieux humides sont très suspectes et sont le plus souvent vénéneuses; au contraire trouvez vous une plante dont les étamines sont insérées sur le calice, la Botanique vous dira que cette plante ainsi que toutes celles de cette classe ne sont jamais vénéneuses.

Mais si quelques plantes renferment des vertus malfaisantes, ces mêmes plantes possèdent aussi des qualités qui peuvent les faire rechercher, c'est ce que nous verrons au prochain numéro.

D....

Expliquez-vous?

Vous savez que j'étais invité hier chez notre voisin, M. Tannebault?

Ma femme et ma fille n'en avaient touché un mot. Eh bien?

Eh bien! M. Tannebault nous a donné à dîner; il n'y avait que des hommes, et le dessert s'est prolongé fort avant dans la soirée. La conversation était d'abord gaie; elle finit par devenir assez lente, et c'est alors que, poussé par je ne sais quel démon, la tête sans doute exaltée par le champagne, un officier polonais, le major Golgorowski...

Golgorowski! interrompit le grognard.

Précisément!... Golgorowski, que j'avais vu quelque-fois chez ma mère, mais que je n'y ai plus rencontré depuis...

C'est qu'il avait de solides raisons pour n'y pas retourner, interrompit de nouveau le grognard.

Vous le connaissez donc, mon ami? demanda Gontrand.

Un peu! fit le grognard; allez votre train.

Le baron Golgorowski, après maintes habiletés, se vanta de ses bonnes fortunes, et laissa supposer qu'il n'avait point été indifférent à sa mère; et l'avait ensuite sacrifié à un autre, et il ajouta: "Un homme comme moi n'est pas fait pour supporter les caprices d'une coquette, et j'irai demain matin au château de la comtesse, c'est aujourd'hui, pour lui reprocher en face sa légèreté!"

Il n'y arrivera pas! dit le grognard d'une voix sombre.

Et notez, mon cher Bourguignon, que je suis pertinemment de ma mère que, pour des motifs que j'ignore, elle ne l'a point invité à la réunion qui doit avoir lieu ce soir...

Je les connais, parbleu bien, moi! fit encore le grognard; mais voyons la fin de la chose, ajouta-t-il en croisant ses bras sur sa poitrine.

Tandis que le baron Golgorowski parlait, j'écoutais le vicomte de la Pannetière, qui me racontait une aventure qui lui était arrivée jadis, lorsqu'il était au régiment de Champagne; de façon que je ne compris bien que la seconde partie du discours du Polonais, et j'y répondis en lui lançant un visage un peu assé, qui alla se briser sur sa boiserie, à quelques pouces au-dessus de sa tête; je me levai en même temps, et la main haute, je me disposais à m'imprimer sur la face de ce drôle un de ces affronts qui ne se lavent qu'avec du sang!

Bravo! fit le grognard.

On se jeta entre nous, on nous sépara; mais je demandai raison à ce brava de l'insulte qu'il faisait à ma mère: "Vous n'êtes qu'un enfant, me répondit-il, il ne convient pas à un ancien officier de l'empire de se compromettre, en acceptant un défi ridicule! Quand vous aurez fait campagne, nous verrons!"

J'allais répliquer, lorsque M. Tannebault dit au Polonais: "Monsieur le baron, les droits de l'hospitalité ne me permettent pas de qualifier votre conduite, et surtout les paroles qui regardaient madame la comtesse d'Hardeville; mais je me crois suffisamment autorisé à vous prier de ne plus remettre les pieds chez moi!"

Le Polonais prit son chapeau, et partit en grognant. Je voulais le suivre... M. Tannebault m'en empêcha; il exigea même que je restasse chez lui jusqu'au lendemain matin; et maintenant, me voilà.

Diniez! ça chauffe! fit le grognard en hochant la tête.

Or, mon cher ami, voici le projet que j'ai formé; je viens vous le soumettre.

Voyons votre plan?

L'insulte faite à ma mère a été publique, il faut que la réparation le soit également. Le baron, j'en suis sûr, viendra ce soir au château; je le laisserai entrer dans le salon, et là, lorsque la société, qui ne peut manquer d'être nombreuse, sera réunie, je lui infligerai une correction dont il se souviendra. Immédiatement après, je lui rendrai raison, car il faudra bien qu'il se bâte; j'ai compté sur vous, mon vieux ami, pour me servir de témoin avec M. Tannebault, ou à son défaut, le vicomte de la Pannetière. Eh bien! qu'en dites-vous?

Le grognard ne répondit pas tout d'abord à cette demande; il s'appuya contre un arbre et parut réfléchir; puis, après quelques minutes de silence, il passa la main sur son front et gravement regarda le ciel; puis il dit: "C'est un sage, qui avait tout-à-coup hérité; ce qui était"

Le lendemain d'une partie de chasse où Gontrand avait absorbé toute sa journée, en restant à dîner chez M. Tannebault, riche propriétaire des environs, il arriva dès la pointe du jour à la Maison-aux-Lauriers. Euphrasie et sa mère étaient encore dans leur chambre, et le grognard fumait sa pipe en se promenant d'un air mécontent dans son jardin.

Vieil ami, lui dit Gontrand, êtes-vous seul?

Absolument, mon cher monsieur Gontrand, mais qu'avez-vous donc? ajouta le vieux soldat en remarquant les traits bouleversés de son pupille, est-ce qu'il y aurait encore du grabuge au château de votre respectable mère?

J'ai... oh! mon cher Balafré, j'ai que j'étouffe de colère!

Expliquez-vous?

Vous savez que j'étais invité hier chez notre voisin, M. Tannebault?

Ma femme et ma fille n'en avaient touché un mot. Eh bien?

Eh bien! M. Tannebault nous a donné à dîner; il n'y avait que des hommes, et le dessert s'est prolongé fort avant dans la soirée. La conversation était d'abord gaie; elle finit par devenir assez lente, et c'est alors que, poussé par je ne sais quel démon, la tête sans doute exaltée par le champagne, un officier polonais, le major Golgorowski...

Golgorowski! interrompit le grognard.

Précisément!... Golgorowski, que j'avais vu quelque-fois chez ma mère, mais que je n'y ai plus rencontré depuis...

C'est qu'il avait de solides raisons pour n'y pas retourner, interrompit de nouveau le grognard.

Vous le connaissez donc, mon ami? demanda Gontrand.

Un peu! fit le grognard; allez votre train.

Le baron Golgorowski, après maintes habiletés, se vanta de ses bonnes fortunes, et laissa supposer qu'il n'avait point été indifférent à sa mère; et l'avait ensuite sacrifié à un autre, et il ajouta: "Un homme comme moi n'est pas fait pour supporter les caprices d'une coquette, et j'irai demain matin au château de la comtesse, c'est aujourd'hui, pour lui reprocher en face sa légèreté!"

Il n'y arrivera pas! dit le grognard d'une voix sombre.

Et notez, mon cher Bourguignon, que je suis pertinemment de ma mère que, pour des motifs que j'ignore, elle ne l'a point invité à la réunion qui doit avoir lieu ce soir...

Je les connais, parbleu bien, moi! fit encore le grognard; mais voyons la fin de la chose, ajouta-t-il en croisant ses bras sur sa poitrine.

Tandis que le baron Golgorowski parlait, j'écoutais le vicomte de la Pannetière, qui me racontait une aventure qui lui était arrivée jadis, lorsqu'il était au régiment de Champagne; de façon que je ne compris bien que la seconde partie du discours du Polonais, et j'y répondis en lui lançant un visage un peu assé, qui alla se briser sur sa boiserie, à quelques pouces au-dessus de sa tête; je me levai en même temps, et la main haute, je me disposais à m'imprimer sur la face de ce drôle un de ces affronts qui ne se lavent qu'avec du sang!

Bravo! fit le grognard.

On se jeta entre nous, on nous sépara; mais je demandai raison à ce brava de l'insulte qu'il faisait à ma mère: "Vous n'êtes qu'un enfant, me répondit-il, il ne convient pas à un ancien officier de l'empire de se compromettre, en acceptant un défi ridicule! Quand vous aurez fait campagne, nous verrons!"

J'allais répliquer, lorsque M. Tannebault dit au Polonais: "Monsieur le baron, les droits de l'hospitalité ne me permettent pas de qualifier votre conduite, et surtout les paroles qui regardaient madame la comtesse d'Hardeville; mais je me crois suffisamment autorisé à vous prier de ne plus remettre les pieds chez moi!"

Le Polonais prit son chapeau, et partit en grognant. Je voulais le suivre... M. Tannebault m'en empêcha; il exigea même que je restasse chez lui jusqu'au lendemain matin; et maintenant, me voilà.

Diniez! ça chauffe! fit le grognard en hochant la tête.

Or, mon cher ami, voici le projet que j'ai formé; je viens vous le soumettre.

Voyons votre plan?

L'insulte faite à ma mère a été publique, il faut que la réparation le soit également. Le baron, j'en suis sûr, viendra ce soir au château; je le laisserai entrer dans le salon, et là, lorsque la société, qui ne peut manquer d'être nombreuse, sera réunie, je lui infligerai une correction dont il se souviendra. Immédiatement après, je lui rendrai raison, car il faudra bien qu'il se bâte; j'ai compté sur vous, mon vieux ami, pour me servir de témoin avec M. Tannebault, ou à son défaut, le vicomte de la Pannetière. Eh bien! qu'en dites-vous?

Le grognard ne répondit pas tout d'abord à cette demande; il s'appuya contre un arbre et parut réfléchir; puis, après quelques minutes de silence, il passa la main sur son front et gravement regarda le ciel; puis il dit: "C'est un sage, qui avait tout-à-coup hérité; ce qui était"

chez le vieux soldat un signe de résolution extrême, puis il tendit la main à Gontrand; en lui disant: "Tout ce que vous avez fait a été bien fait, et tout ce que vous voulez faire est encore mieux! Je serai votre second... s'il y a lieu, ajoutez-t-il, mais jusqu'à ce soir, ne dites mot de ce qui s'est passé hier chez M. Tannebault; retournez tranquillement chez madame votre mère, et soyez paisible sur la chose; elle tournera à votre avantage."

Alors, où pourrais-je vous trouver ce soir, mon vieux ami? demanda Gontrand.

Ici, ou chez M. le curé, si je n'étais pas à la maison, mais, encore une fois, motus!

Le jeune homme s'en allait, le grognard le rappela:

M. Gontrand, lui dit-il, vous voyez que je suis du bois dont on fait les crosses de fusils; il faut qu'à votre tour, vous fassiez quelque chose pour moi.

Parlez? mon ami.

C'est de ne pas poser même la pointe du pied gauche ici, de la journée, dit le grognard; j'ai mes motifs pour cela; vous les saurez plus tard. Puis-je compter sur votre complaisance de votre part, relativement à la chose?

J'aurais pourtant bien voulu voir Euphrasie avant de me battre... Cependant, puisque cela peut vous contrarier, je ne paraîtrai pas; mais ce soir, après l'affaire vidée, et si je ne suis pas tué, me laissez-vous revenir avec vous?

Ce soir comme ce soir, nous verrons!... Allons, filez au pas accéléré! Je ne voudrais pas pour un boulet de canon, que Lucienne ou ma fille sussent que vous êtes venu ici ce matin; retournez vivement au château, et n'oubliez rien.

Le jeune officier quitta le grognard qui, pour mieux voiler cette visite, fit sortir Gontrand par la petite porte de son jardin, qui donnait sur les murs du parc du château. Quand il fut loin, le grognard bourra sa pipe, alluma, et fuma pendant une heure, sans se dire une parole à lui-même, ce qui était rare. Puis, après avoir ruminé pendant une autre heure, apercevant Euphrasie qui voltigeait dans le jardin, comme une sylphide, en l'appelant pour venir déjeuner, il secoua les cendres de sa pipe, la remit dans son étui, et dit à part lui:

Où! c'est ainsi que l'action aura lieu!

Le grognard déjama gaiement, puis il monta dans la pièce de sa maison qu'il appelait la *salon*, en intimant l'ordre à sa femme et à sa fille de ne point le déranger jusqu'à l'heure du dîner. Vers deux heures, Euphrasie, sans faire de bruit, alla regarder, par le trou de la serrure ce que son père pouvait faire; il écrivait.

En descendant, la jeune fille dit à sa mère, en souriant avec malice:

Maman, je crois que mon père met à exécution l'idée qu'il avait depuis longtemps, d'écrire les *Mémoires d'un Grenadier de la Garde*. Il travaille comme M. Corbeau!

Tant mieux! fit Lucienne; pendant ce temps-là, au moins, il ne grognera pas; car je ne sais en vérité pas ce qui lui a passé par la tête depuis quelques jours, mais, encore hier, il m'a si mal reçue...

Ce n'était point ses mémoires que le grognard écrivait; c'était son testament!

XXIII.

LE TESTAMENT D'UN VIEUX GROGNARD.

La pièce de la Maison-aux-Lauriers dans laquelle le sergent s'était retiré pour être plus tranquille et aussi plus à son aise, n'aurait pas trop le titre de *salon* qu'il lui avait donné; c'était une grande chambre carrée, garnie d'un papier perse. Le portrait du comte d'Hardeville, en uniforme de colonel des grenadiers de la garde, occupait la place d'honneur et faisait face à une lithographie de Napoléon en pied, revêtu de ses habits impériaux, d'après Gérard; ces deux tableaux étaient un don du comte d'Har